

Les silences du Docteur Benn

Par M. Foulek Ringelheim

Il est parfois utile de lire la dédicace et l'épigraphe d'un roman. *Les Éblouissements* de Pierre Mertens sont dédiés, non pas, comme à l'accoutumée, à la mère de l'auteur, ou à ses enfants, ou à une femme, ou à un ami, mais *Aux enfants de ceux qui se sont trompés*. Cette singulière dédicace suggère d'entrée de jeu qu'il y sera question d'une erreur ou d'une faute rejaillissant sur les enfants de ceux qui l'ont commise. Nombreux sont ceux qui pourraient avoir de bonnes raisons de se sentir les destinataires de cette dédicace. Particulièrement, mais pas seulement, une ou deux générations d'Allemands. Il faut aussi s'attarder sur l'épigraphe, une citation de T.S. Eliot : « Nous avons existé par cela, cela seul Qui n'est point consigné dans nos nécrologies. » Une épigraphe n'est pas choisie au hasard, pour la seule beauté de la phrase. Elle annonce la couleur, on comprend que le livre que l'on a dans les mains n'est pas un roman léger, qu'il parle de quelque chose d'innommable et d'existential, quelque chose d'obscur, de caché dans un repli, une fissure de l'être, qui recèle le sens d'une existence achevée, un de ces secrets que l'on emporte avec soi dans la mort. Après ces avertissements, on entre dans le roman comme dans une chambre mortuaire doublée d'un tribunal, à moins que ce ne soit dans une salle de dissection où l'on disséquerait non un corps mais une âme. On ne sera pas déçu.

Les silences de Gottfried Benn m'intriguent davantage que son énorme erreur, son ver rongeur.

Médecin dermatologue de profession, mais d'abord poète allemand, résolument allemand, de la lignée des Georg Trakl, Stefan George,

ou Werfel, et que l'on place au niveau d'un Saint-John Perse ou d'un Ezra Pound, Gottfried Benn entre en scène, dans le roman, en 1952 à Knocke-le-Zoute. Il est alors âgé de 66 ans. Il a donc vécu et survécu aux deux boucheries du siècle. Il apparaît comme un revenant, sorti des décombres refroidis et à peine déblayés. Il a été invité à la Biennale de Poésie, au Casino, où il a prononcé le même discours qu'il tient depuis quarante ans. Il a commencé par déclarer qu'il se trouvait dans une situation difficile laissant entendre que la difficulté était l'obligation de parler en français, alors qu'il s'agissait en vérité d'un malaise, d'un mal-être qui le hante depuis 1915, quand il officiait comme médecin militaire dans l'armée allemande d'occupation, à Bruxelles. Ce Berlinoise au passé ténébreux éprouve la nostalgie de Bruxelles. Il porte le fardeau d'un ténébreux passé, que ses hôtes ont eu le bon goût de passer sous silence, ce qui, du reste, ne le réjouit pas. Cet homme taciturne, ce promeneur mélancolique, rumine l'herbe amère du remords. Quel est donc son tourment, son ver rongeur ? Ce venin, qui s'écoule dans sa conscience triste, prend sa source dans un souvenir, enkysté dans sa mémoire et qui ne lui laisse aucun répit. On nous révèle qu'il s'est compromis dans une éphémère allégeance au régime nazi, en 1933. Nous y voilà. Certes, il s'est vite rétracté, il n'a guère tardé à renier son ralliement, et le régime n'a pas manqué de le châtier comme renégat, en le radiant de l'association national-socialiste des médecins, en lui interdisant l'accès à l'Union des écrivains nationalistes, en qualifiant dans la presse ses œuvres de vermine judaïque, alors que, si la plupart de ses amis écrivains sont juifs, lui ne l'était absolument pas et il n'eut aucun mal à en rapporter la preuve généalogique.

Un jour de 1936, il tente d'expliquer à sa fille, Nele, comment il fut amené à se faire établir ce brevet d'aryanisme. Et sa fille se demande en l'écoutant : « Où commence l'antisémitisme ? Il aurait fait un pas de plus en ce sens qu'il aurait, sans s'en rendre compte, franchi les frontières de l'intolérable. » Sa fille, exilée au Danemark, hait l'Allemagne nazie autant qu'elle aime son père dont elle espère une explication convaincante. Il essaye de lui rendre compte de ce qu'il appelle son *effroyable erreur*. Il avait toujours professé que l'artiste devait se retirer de l'Histoire : « J'ai douté, lui dit-il, des pouvoirs de l'intelligence. J'en avais assez d'avoir raison, depuis trop longtemps, contre le monde. Je voulais me retrouver dans l'erreur du monde plutôt que de n'avoir pas tort contre lui... » Nous sommes loin des médiocres et confuses justifications si souvent avancées par ceux qui ont adhéré au nazisme par lâcheté, par intérêt, par peur ou plus platement par conformisme. Mais l'attitude de Benn ne relève-t-elle pas d'un orgueil démesuré ? Il a lu et reconnu le génie de Franz Kafka. Sans doute s'est-il arrêté sur cet

aphorisme énigmatique, cet impératif paradoxal énoncé par le visionnaire juif de Prague — « Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde » —, puisque, le paraphrasant, il dit à sa fille : « Dans le combat entre moi et l'Allemagne, j'avais cru devoir seconder l'Allemagne¹. » C'était fort héroïque. Il avait apparemment perdu de vue que l'Allemagne à laquelle il aurait voulu faire don de sa personne au risque de s'y perdre, l'Allemagne de Goethe, n'existait plus. Il devait être affligé d'une forte myopie quand il crut voir, comme il l'avoue à sa fille accablée, « la Grèce à l'âge dorien renaître en Allemagne ». Quand enfin ses yeux s'ouvrent, qu'il réalise que l'Allemagne à laquelle il apporte son soutien, c'est celle de Hitler et de Goebbels, il est trop tard, le mal est fait, il a franchi la frontière de l'infamie, le piège qu'il s'est tendu à lui-même s'est refermé sur lui. Ici se révèle la belle ambiguïté de la notion d'éblouissement qui donne au livre de Pierre Mertens son titre... comment dire ? « éblouissant ». On peut être ébloui par le soleil ou par les phares d'une voiture et on ne voit plus rien, on peut être ébloui par la beauté ou par l'intelligence. Le premier genre d'éblouissement rend aveugle, le second éclaire notre vision des choses d'une lumière nouvelle. Gottfried Benn ne s'y est pas trompé. Revenu de son erreur il explique à sa fille avec une parfaite lucidité : « Il y a des lueurs d'aveugle comme il y a des lueurs de génie. C'est l'éblouissement de l'imbécillité. Le mot *éblouissement* a deux sens : l'un renvoie à la lumière et l'autre à la nuit. » Il sort de son coma intellectuel dans l'explosion de la nuit des longs couteaux, en juillet 1934. Il prend conscience avec stupeur de son égarement : lui, l'écrivain, le poète expressionniste, l'amoureux de la littérature, il a admis « que des livres soient brûlés ». Il estime que la faute est irréversible, que ce mal-là une fois fait, ne peut plus être défait. Le piège qu'il s'est lui-même tendu s'est refermé sur lui, il a franchi, à ses propres yeux, la frontière qui sépare la faute excusable de l'infamie qui ne l'est pas. Il invoque un moment de vertige, une sorte de torpeur, une distraction, une crise de somnambulisme. La défense est pathétique et ne le convainc pas lui-même, pas plus que sa fille. Son acte d'allégeance est un crime contre lui-même et ce crime incompréhensible, il le juge imprescriptible, justiciable seulement d'un silence radical. Pour avoir connu cette éclipse de la raison, il se condamne à vivre sous la loi du silence : « Quand un poète, dit-il, s'est trompé aussi lourdement que je l'ai fait, il n'a plus même le choix ni du moment ni du lieu où il doit rendre des comptes. Seule ma poésie répondra à ma place. C'est mon unique vérité. (...) Elle sait pour moi dans quel camp je me trouve. » Ce silence, qu'il porte avec ostentation comme une silice,

1/ Pierre Mertens, *Les Éblouissements*, Paris, Seuil, 1987, p. 234.

il s'efforce de le rompre pour sa fille, dans le tête-à-tête dramatique qu'il a avec elle à Hambourg, où il l'a fait venir en 1936. Mais elle ne lui accordera pas son absolution. Non, lui dit-elle, je n'ai pas encore accepté un seul mot de ton « Hommage à l'État nouveau ».

J'avoue qu'à cet endroit du récit, l'authenticité de Gottfried Benn, dans ses tentatives de justification face à sa fille Nele, m'a paru douteuse. Ne se donne-t-il pas le beau rôle en jouant la belle âme ? Ne s'en tire-t-il pas à trop bon compte (comme l'appréhende d'ailleurs sa fille) en se contentant de laisser sa poésie parler pour lui tandis qu'il se réfugierait dans un confortable silence ? N'en fait-il pas trop en se drapant dans une posture sacrificielle, allant jusqu'à blâmer ceux qui ont fui le nazisme, les Klaus et Thomas Mann, Paul Hindemith, Bertolt Brecht, alors que lui, serait resté héroïquement aux côtés du peuple allemand ? Ce subtil dialecticien ne se complaît-il pas dans une attitude trop esthétisante ? Ses exercices d'auto-flagellation n'ont-ils pas quelque chose de cabotin ? Ses aveux sarcastiques, la revendication du caractère inexpiable de sa faute ne cacheraient-ils pas l'espoir du pardon auquel il affirme par ailleurs ne pas avoir droit ? Bref, ne clamerait-il sa culpabilité que pour mieux se faire absoudre ? Pierre Mertens n'a pas choisi le personnage le plus simple de la tragédie allemande, mais le plus complexe, le plus ambigu, le plus tourmenté, le plus paradoxal (on est loin du psychopathe vulgaire des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, cette espèce de Dutroux qui aurait lu Brasillach). Mais que cachent les sarcasmes et les airs crépusculaires de Gottfried Benn ? Il fallait un grand écrivain pour s'attaquer à ce grand poète expressionniste, à ce médecin philosophe, esprit acéré, lecteur de Nietzsche, à la morale austère et qui s'est si étrangement, si lamentablement fourvoyé. Seul un grand écrivain pouvait s'introduire jusqu'au tréfonds d'un être d'une telle envergure et en extraire la vérité. Dans la décomposition analytique de ce personnage, Pierre Mertens se révèle un prodigieux romancier. La poésie de Gottfried Benn s'insère admirablement dans sa prose somptueuse. Et le docteur Benn, le disséqueur des corps est à son tour méthodiquement disséqué. La plume de l'auteur se fait scalpel pour inciser les replis de l'âme de son personnage. Le meilleur moyen de découvrir ce qu'un homme a dans la tête, c'est de le faire parler. L'auteur met donc son personnage en situation, lui donne des interlocuteurs, des interlocutrices surtout, car Gottfried Benn ne s'épanche totalement que dans le cœur (et le corps) des femmes. Il engage un long dialogue, qui tourne d'ailleurs souvent au soliloque, tous les dix ans, ce qui permet de suivre son évolution : en 1926 avec une prostituée à Berlin, en 1936 avec sa fille Nele à Hambourg, en 1946 avec Ilse, qui deviendra sa seconde épouse dans les ruines de Berlin, en 1956 avec un jeune écrivain, respectueusement insolent,

venu l'interroger pour en tirer, avant qu'il ne quitte la scène, son secret.

Ces interlocuteurs ne sont pas de simples faire-valoir, des oreilles passives, indulgentes ou compatissantes, mais des auditeurs attentifs, qui le scrutent, lui apportent la contradiction, élèvent des objections, posent les questions gênantes. Cet homme qui a fait vœu de silence sur la part maudite de lui-même, se montre sur tout le reste, sur ses goûts et ses sentiments, sur l'art, sur la musique, extrêmement bavard et même verbeux. On se dit qu'il parle trop pour n'avoir pas quelque chose à cacher. Ces femmes, que l'auteur lui donne pour confidentes, même s'il les impressionne, ne s'en laissent pas conter, savent résister à sa subtile rhétorique ; elles ne le laissent pas donner le change, éluder ses responsabilités, ce que d'ailleurs il ne cherche pas à faire. Quand sa fille Nele lui demande à quel moment il a compris, il lui répond que l'incendie du Reichstag aurait déjà dû lui ouvrir les yeux mais qu'il ne les a qu'écarquillés ; qu'il aurait suffi de lire *Mein Kampf* pour comprendre, mais ajoute-t-il, sarcastique, les poètes ont tort de ne pas lire les best-sellers. Or, il ne semble plus se souvenir que, dix ans auparavant, durant la nuit de la Saint-Sylvestre de 1926, une prostituée, venue pour une consultation médicale, après avoir recueilli ses considérations intempestives et avant de recevoir, gratuitement, sa semence sur la table d'examen du cabinet médical, l'avait averti. Comme il prétendait que, chaque année, on vendait et lisait moins de livres dans ce pays, la prostituée lui demanda s'il avait lu *Mein Kampf*. Mais il n'entendit pas la question ou feignit de ne pas l'entendre. Elle insistait : « Ce livre dont je vous ai parlé tout à l'heure — mais vous ne m'écoutez pas — *Mein Kampf*, vous ne l'avez pas lu ? (...) Quand on l'a dévoré, on se sent, paraît-il, fier d'être allemand. » Il lui répondit alors, avec dédain : « Non, ma chère enfant, je n'ai pas lu ce livre. Et vous verrez qu'en dépit du bruit que fait son livre, votre Hitler ne fera pas trois pour cent des voix aux prochaines élections.... » La putain n'avait-elle pas vu plus clair que le poète ?

En vérité, nous dormions debout, avouera-t-il, quand il prendra conscience qu'il n'y a pas eu soudain, une « effroyable erreur », commise comme par inadvertance, mais une succession de bévues qui y ont fatalement conduit. Mais quel est, en dernière analyse, le sens véritable de ce silence dans lequel il veut s'enfermer : ruse diabolique ? confort intellectuel ? rigueur morale extrême ? châtiement qu'il s'inflige à lui-même ? Au cours de sa longue conversation avec sa fille Nele, dont il tente désespérément de regagner l'estime, il renonce à lui dire ce qu'il aurait encore voulu lui expliquer, à savoir que « quoi qu'on ait fait... (...) C'est pour cela, pour cela seulement, que je vais rester ici ». Il s'interdit de le lui dire parce qu'il ne se reconnaît pas le droit de tirer une morale de son

histoire. Klaus Mann semble avoir émis un diagnostic assez juste sur Gottfried Benn en le taxant de « pureté fanatique ».

Mais ce pacte de silence qu'il s'est imposé, il voudrait parfois s'en dégager. Il est assailli de doutes. Un jour, devant Ilse, celle qui deviendra sa seconde épouse et qu'il vient de rencontrer en 1946, il pense à haute voix : « Valait-il mieux, à tout prendre, résister là-bas (avec les émigrés allemands, Thomas Mann, Döblin, Feuchtwanger ?) ou hiberner ici ? » Mais il s'interrompt : « Ma parole, se dit-il deux pages plus loin, j'ai bien failli plaider *pro domo*. Heureusement que cela a tourné court. » Et sa femme lui dira, quelque temps après : « Vous que j'ai connu si silencieux, depuis lors, au bout de dix minutes, ce jour-là, vous aviez entrepris de vous présenter devant le tribunal de l'Histoire. Vous étiez intarissable... »

Comment ne pas songer au silence d'un autre Allemand, celui qui passe, probablement à juste titre, à en croire Sartre, Lévinas ou Georges Steiner, pour le-plus-grand-philosophe du XX^e siècle, l'auteur de *Qu'appelle-t-on penser ?* et qui aurait pu et dû écrire un *Qu'appelle-t-on se taire ?* On sait que ce penseur considérable a, en 1933, proclamé sa foi dans le parti nazi et son admiration pour Hitler, puis s'est calfeutré dans un mutisme infect, pendant le génocide et après la guerre. En 1967, il a condescendu à recevoir dans sa cabane de Todtnauberg, en Forêt-Noire, la visite du poète juif Paul Celan, venu le voir pour lui poser une question, la seule question qui vaille, à laquelle le grand philosophe n'a pas daigné répondre. Quelle est la différence ? Le silence du Docteur Benn est un silence transcendant, le silence du professeur Heidegger est abject. Le génie n'exclut pas l'abjection. On pourrait aussi parler du curieux silence d'un Gunther Grass, qui a menti durant un demi-siècle en omettant de signaler qu'il s'était engagé à 17 ans dans les Waffen SS, ce qui ne l'a pas empêché de s'instituer conscience de la nouvelle Allemagne.

Mon propos n'est pas de me livrer à une étude comparative des silences allemands. Je voulais seulement en évoquant ces deux cas indiquer que, contrairement au mensonge silencieux de l'un et au méprisant silence de l'autre, le silence de Gottfried Benn paraît doué d'une valeur morale.

Ce qui fait un grand livre, c'est qu'il modifie ou approfondit notre conception de la condition humaine et notre perception du monde, c'est qu'il nous fait penser que son lecteur n'est plus tout à fait le même après l'avoir refermé. *Les Éblouissements*, qui analyse les thèmes de la responsabilité et de la culpabilité de l'intellectuel et de l'écrivain en nous en donnant une vision extraordinairement pénétrante, infiniment nuancée — la nuance : cette valeur que Roland Barthes considérait comme capitale — est de ces livres-là.